



André Durand présente

**“L’Aigle à deux têtes”**  
(1946)

**drame en trois actes de Jean COCTEAU**

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 3)

l’intérêt littéraire (page 4)

l’intérêt documentaire (page 4)

l’intérêt psychologique (page 5)

l’intérêt philosophique (page 6)

la destinée de l’œuvre (page 6)

l’étude d’un passage (page 72)

**Bonne lecture !**

## Acte I

La reine d'un petit royaume allemand du XIXe siècle est une femme de trente ans, qui vit dans le souvenir de son époux tant aimé, le roi Frédéric, qui a été victime d'un attentat le matin même de leurs noces. Depuis, à la fois vierge et veuve triste et solitaire, elle demeure enfermée dans le château de Krantz, le visage voilé. Alors que, pour célébrer le dixième anniversaire de cette mort, elle s'apprête à souper en tête à tête avec le fantôme du roi, que c'est la nuit, qu'un orage éclate, un jeune homme qui ressemble trait pour trait au disparu tant aimé fait irruption par la fenêtre, cherchant un refuge au hasard de sa fuite car il est blessé et a à ses trousses la police du royaume. Elle le cache, bien qu'elle apprenne de sa propre bouche qu'il est l'auteur de textes subversifs et qu'il était venu avec l'intention de la tuer. Aussi idéaliste qu'elle, ce jeune poète ne tarde pas à succomber au charme de la souveraine qui s'est dévoilée, qui n'est pas celle qu'il croyait : « *Je vous aime, je suis à vos ordres.* »

## Acte II

Par sa ressemblance avec son époux bien-aimé, le fugitif, qui est âgé de vingt-cinq ans, trouble la reine qui congédie sa lectrice et le prend à son service. Bientôt, elle lui avoue à son tour qu'elle l'aime, qu'il a tué la reine en elle et qu'elle n'est plus qu'une femme. Mais elle sait qu'ils doivent forcément mourir tous les deux : « *Vous êtes mon destin, ma mort.* » Au nom de l'amour fulgurant, intense et insensé qui leur fait vivre des jours passionnés dans un univers étouffant, chacun trahit sa cause : elle devient anarchiste, il devient monarchiste. Ainsi, il lui conseille de revenir à la Cour, de s'intéresser au gouvernement de son royaume et de reprendre le pouvoir, tandis que lui, enfui dans la montagne, la soutiendra de loin. Mais la Cour, avec ses manoeuvres secrètes, referme son étau sur ce couple hors du commun.

## Acte III

Démasqué par le comte de Foëhn, le chef de la police, qui est décidé à l'arrêter, Stanislas est acculé au suicide. Il a eu juste le temps de comprendre que le bonheur peut être aussi terrible que le malheur, de se rendre compte que rien n'est possible en fait entre la reine et lui. Pour la rendre libre en plein bonheur, il avale une capsule de poison. La reine ne saurait alors lui survivre : elle feint de ne plus l'aimer et de s'être contentée de jouer avec ses sentiments. Hors de lui, Stanislas la poignarde, juste avant d'expirer. Elle-même, avant de mourir dans les bras de son amour, lui révèle qu'elle n'a jamais cessé de l'adorer. Le couple, ainsi réuni par la fatalité, justifie le titre de la pièce et ne forme plus qu'un seul corps : « *l'aigle à deux têtes* ».

### Extrait

(acte II, scène 9)

STANISLAS : *Quel calme après l'orage. La nuit tombe avec un silence extraordinaire. On n'entend même pas les cloches des troupeaux.*

LA REINE : *D'ici, on n'entend rien, on se croirait séparé du monde. Et je n'aimais pas ce calme. Il me plaît.*

STANISLAS : *Vous ne voulez pas que je demande un candélabre ?*

LA REINE : *Restez où vous êtes. Je ne veux rien. Je veux que le soir s'arrête de tomber, que la lune et le soleil arrêtent leur course. Je veux que ce château se fixe à cette minute où nous sommes et vive ainsi, frappé par un sort. (Silence.)*

STANISLAS : *Il y a des équilibres qui viennent de tant de détails inconnus qu'on se demande s'ils sont possibles, si le moindre souffle ne les renverserait pas.*

LA REINE : *Taisons-nous un peu. (Silence.) Stanislas, l'orgueil est une mauvaise fée. Il ne faudrait pas qu'elle s'approche, qu'elle touche cette minute avec sa baguette, qu'elle la change en statue.*

STANISLAS : *L'orgueil?*

LA REINE : *C'est une femme qui vous parle, Stanislas. Comprenez-vous? (Long silence.)*

STANISLAS, *il ferme les yeux* : *Mon Dieu... Faites que je comprenne. Nous sommes sur une épave en pleine mer. Le sort, les hasards, les vagues, la tempête nous ont précipités l'un contre l'autre sur cette épave qui est la bibliothèque de Krantz et qui flotte à la dérive sur l'éternité. Nous sommes seuls au monde, à la pointe de l'insoluble, à la limite de l'extrême où je croyais respirer à l'aise et que je ne soupçonnais pas. Nous sommes dans un inconfort si effroyable que l'inconfort des malades qui agonisent, des pauvres qui crèvent de détresse, des prisonniers couverts de vermine, des explorateurs qui se perdent dans les glaces du pôle est un confort à côté de lui. Il n'y a plus de haut, de bas, de droite, de gauche. Nous ne savons plus où poser nos âmes, nos regards, nos paroles, nos pieds, nos mains. Éclairez-moi, mon Dieu. Qu'un ange de l'Apocalypse apparaisse, qu'il sonne de la trompette, que le monde s'écroule autour de nous.*

LA REINE, *bas* : *Mon Dieu, arrachez-nous de cette glu informe. Otez-moi les appuis qui m'obligent à marcher en ligne droite. Foudroyez les protocoles et surtout celui de la prudence que je prenais pour de la pudeur. Donnez-moi la force de m'avouer mes mensonges. Terrassez les monstres de l'orgueil et de l'habitude. Faites-moi dire ce que je ne veux pas dire. Délivrez-nous. (Silence. La reine abaisse son voile, avec une maladresse naïve.) Stanislas, je vous aime.*

STANISLAS, *même jeu* : *Je vous aime.*

LA REINE : *Le reste m'est égal.*

STANISLAS : *C'est maintenant que je pourrais vous tuer pour ne plus vous perdre.*

LA REINE : *Petit homme, venez doucement près de moi... Venez. (Stanislas s'agenouille auprès d'elle.) Posez votre tête sur mes genoux. Ne me demandez rien d'autre, je vous en supplie.*

## Analyse

### Intérêt de l'action

Jean Marais ayant déclaré à Jean Cocteau : «Je voudrais une pièce où je me taise au premier acte, où je pleure de joie au deuxième et où je tombe d'un escalier à la renverse au troisième», il n'en fallut pas davantage pour qu'au début de l'hiver 1943, alors qu'en pleine Occupation les Parisiens souffraient du froid et de la faim, ils s'exilent en Bretagne, s'enferment dans le vieux château de Tal-Moor, appartenant à des amis proches, dont l'ambiance sombre et mystérieuse lui convenait à merveille et que, pendant que Jean Marais faisait de la peinture tout en fumant pour casser sa voix haut perchée, il puisse travailler tranquille et composer '*L'aigle à deux têtes*'.

Se conformant à l'armature scénique que lui avait imposée Jean Marais, Cocteau y greffa une deuxième tête : celle de la reine. Aussi pensa-t-il d'abord intituler sa pièce "*La reine morte*" (titre pris ensuite par Montherlant). Mais il opposait une reine d'esprit anarchiste à un anarchiste d'esprit royal, d'où le titre final : '*L'aigle à deux têtes*', deux têtes qui s'affrontent violemment et qui se séparent dans un déchirement loin de toute attente. Comme toujours dans son théâtre, il mettait ses personnages dans des situations extrêmes dans lesquelles ils avaient à se débattre.

L'histoire est invraisemblable : comment une reine, à la tête d'un empire puissant, peut-elle tomber amoureuse instantanément d'un jeune anarchiste pétri de haine contre la monarchie, venu pour l'assassiner? Mais il est vrai qu'il est le sosie de son défunt mari. En fait, elle rencontre son destin, sachant qu'ils doivent forcément mourir tous les deux. Ils ont juste le temps de comprendre que le bonheur peut-être aussi terrible que le malheur : «*un météore qui flambe et disparaît*». Mais on veut croire à cette grande histoire invraisemblable d'un amour impossible entre deux êtres passionnés, qui finit mal mais est très belle. L'amour et la mort réunissent ces deux êtres désespérés qu'apparemment tout séparait.

La pièce, qui appelle le grandiose, dont les situations sont vertigineuses, dont l'atmosphère est pesante, lourde, tourmentée comme une de ces nuits d'orage que la reine affectionne, dont la construction ingénieuse et rigoureuse ménage des retournements de situation saisissants, est très théâtrale. Cocteau aimait la machine théâtrale, sa magie, son pouvoir ludique, d'où le tonnerre et les

éclairs, l'entrée en scène spectaculaire de Stanislas, le recours à toutes sortes d'éléments de surprise, les portes dérobées, la fin tragique et splendide. Il y donna une autre preuve de sa virtuosité. Avec cette pièce, il a renouvelé le drame romantique. Il partageait avec Radiguet la conviction qu'il fallait, au lieu de verser dans des modes (pour lui, elles ne pouvaient constituer un véritable avant-gardisme), revivifier les façons de faire des Anciens. Avec *"L'aigle à deux têtes"*, pièce qui rappelle les tragédies de Shakespeare, dont la parenté avec *"Ruy Blas"* de Victor Hugo est nette, il a donné un véritable drame romantique. Le tardif romantisme français qu'avait prolongé Rostand (avec *"Cyrano de Bergerac"*) réussit donc à nouveau à briller de ses feux chez Cocteau, ce poète dramatique épris du passé, dont on ne cesse pourtant de vanter le modernisme.

#### Intérêt littéraire

La pièce est très littéraire, mais Cocteau l'a voulu : « *Les longues phrases, celles qu'on prend pour des tunnels, ce n'est pas que du discours, ce sont des actes. Non pas parler pour agir, mais agir pour parler.* »

La langue, ample et grandiose, flirtant avec Racine et Shakespeare, comme le style lui furent imposés par les personnages débordants de sentiments, tour à tour naïfs, orgueilleux ou « politiques ». Quand la poésie éclate, elle donne des frissons : « *Le bonheur est un météore qui flambe une seconde et disparaît.* »

Le texte est vraiment flamboyant, plein de fioritures et de volutes. Il a quelque chose de brillant et de bavard, qui va jusqu'à retarder l'action dramatique.

Cocteau a écrit ce texte pour mettre en valeur ses amis comédiens, mais il y a placé des morceaux de bravoure, des embûches, des pièges, voulant en faire un exercice de haute voltige. Cette partition difficile exige d'eux une maîtrise extraordinaire de la diction.

#### Intérêt documentaire

Cocteau déclara que sa pièce avait été « *écrite en français mais pensée en allemand* ». Il s'inspira en effet librement du mythe tragique de deux membres de la famille des Wittelsbach :

- le roi Louis II de Bavière qui fut déclaré fou, qui étrangla son médecin avant de trouver la mort mystérieusement noyé : accident ou suicide? la disparition de celui qui était surnommé « l'aigle » reste aujourd'hui encore une énigme ;

- sa cousine Élisabeth (la vraie Sissi) [1837-1898], qui épousa François-Joseph de Habsbourg, devint donc impératrice d'Autriche et reine de Hongrie (union représentée par deux aigles), fut une souveraine malheureuse, très triste, qui se languissait, qui n'était pas à l'aise à la Cour mais proche du peuple, qui a écrit de belles pages, et a connu une mort tragique, étant assassinée par un anarchiste en 1898. Ce Luigi Luccheni déclara sans l'ombre d'un remords : « Je croyais avoir tué une heureuse du monde. » - « Vous avez assassiné une désespérée. » lui répondit le juge d'instruction. En effet, Élisabeth, sur qui la fatalité s'acharna, avait vu disparaître les êtres qu'elle chérissait le plus. Son beau-frère, l'empereur du Mexique, Maximilien, avait été fusillé en 1867. Sa femme, Charlotte, devint folle. Louis II de Bavière se suicida. Son propre fils, Rodolphe, se suicida à Mayerling en 1889. Sa propre soeur, la duchesse Sophie d'Alençon, fut retrouvée morte à vingt ans en 1897, brûlée vive. Aussi la reine de Cocteau peut-elle déclarer : « *Mon arbre généalogique [...] sait fort bien se détruire lui-même. Il n'a besoin de personne.* »

La pathologie de la famille Wittelsbach, qui l'a soumise à une persistante malédiction, la mort rôdant avec sa compagne, la folie, l'aigle à deux têtes étant comme l'étendard des amours maudits des maisons d'Autriche et de Bavière, reste un mystère. Légende ou réalité : de nombreux ouvrages cherchent encore une réponse. « *Le vrai malheur de ces princes, supérieurs à leur rôle, c'est qu'ils sont plus des idées que des êtres. Du reste il n'est pas rare qu'une autre idée les tue.* » (J. Cocteau, préface à *"L'aigle à deux têtes"*).

La pièce n'est pas seulement une histoire d'amour car elle aborde aussi des questions politiques, présente une vision originale de la politique et des rapports sociaux, regorge d'allusions au pouvoir, à

l'anarchisme. La reine acquiert un cynisme lucide qui lui permet de voir les intrigues qui se trament autour d'elle. Dominée par les hypocrisies de l'étiquette, par l'intrigue, par les rivalités personnelles, la vie de cour apparaît comme l'archétype des institutions qui sont toujours, dans l'oeuvre de Cocteau, perverses et aliénantes.

### Intérêt psychologique

La pièce est un drame psychologique qui met en scène des personnages romantiques, aux sentiments purs, exacerbés, absolus, mettant le dédain des normes sociales au service d'une valeur suprême : la poésie. Ils ont été conçus de façon intellectuelle comme des figures mythiques, des «*animaux fabuleux*», deux monstres de courage et de passion déchirants, des forces qui s'opposent, qui s'abolissent, s'inversent : dans sa préface, Cocteau parla d'«*une reine anarchiste et d'un anarchiste d'esprit royal.*»

Il lui a donc fallu trouver un juste milieu entre l'humain et le surhumain.

Ce sont d'abord deux solitudes. Or Cocteau écrit : « *L'art est un cortège de solitudes. Mais, lorsque des solitudes s'épousent, il en résulte une force incalculable.* » C'est ce à quoi on assiste dans la pièce.

On voit l'évolution de leurs sentiments qui se déploient dans une haute voltige d'émotions

La reine, femme «*au visage si beau qu'il fait peur*», «*rayonnant de poignards comme une vierge espagnole*», n'est d'abord qu'une vierge et une veuve triste et digne, en instance de mort, perdue dans un monde qu'elle ne comprend pas et dont elle veut s'exclure. Mais elle devient une femme courageuse, impétueuse, fougueuse, passionnée, qui se révèle attirée par le désordre, la provocation non conformiste, la folie, qui montre un tempérament libertaire. Elle déclare : « *La jeunesse est anarchiste, elle s'insurge contre ce qui est. Elle rêve d'autre chose et d'en être le mobile. Si je n'étais pas reine, je serais anarchiste. En somme, je suis une reine anarchiste.* » Elle veut s'élever, échapper à la réalité, à un monde trop petit pour elle, pour pouvoir accéder à ce qu'elle ressent, qui l'appelle et qui l'amène à espérer autre chose. Devant l'impossibilité d'y accéder, elle va, par l'entremise de Stanislas, «sauver» sa mort. Elle déclare : « *Moi, je rêve de devenir une tragédie. Ce qui n'est pas commode, avouez-le.* » - « *Je veux que le soir s'arrête de tomber, que la lune et le soleil arrêtent leur course. Je veux que ce château se fixe à cette minute où nous sommes à vivre ainsi frappés par un sort.* »

Stanislas, le jeune anarchiste aux élans meurtriers, à qui Cocteau avait voulu donner le nom d'Azraël, l'ange de la mort, est d'abord ravagé par une cause mais devient un homme ravagé par son amour. Il tombe sous l'emprise de la reine : « *Vous avez décidé, comme vous décidez tout, que j'étais votre destin.* » - « *Tout l'amour qui me poussait au meurtre se retourne en moi comme une vague. Je suis perdu.* » Or l'anarchiste se révèle être d'esprit royal.

Ils s'affrontent d'abord jusqu'à ce qu'ils reconnaissent dans leur antagonisme même l'expression de leur amour. Amour fait de haine et de violence, où les rapports de force s'inversent et qui ne peut aboutir, comme toutes les grandes passions symboliques, qu'à la mort. Ultime initiation, celle-ci réalise, par-delà les contraintes de la vie matérielle, la fusion des âmes. Fascinés l'un par l'autre, ces deux êtres que tout semble séparer se rejoignent alors par une communauté d'esprit étonnante. Leur union idéale serait «*l'aigle à deux têtes*» qui pourrait bâtir un utopique futur commun.

On peut estimer que Cocteau a mis beaucoup de lui-même dans la reine ; il lui fait dire des choses qu'il avait déjà exprimées à propos de lui-même. D'une façon générale, il a voulu, avec ses oeuvres, comprendre tous les êtres qui l'habitent et, au fond, qui nous habitent tous.

## Intérêt philosophique

Cocteau voulut que ses personnages représentent des idées : « *Le vrai malheur de ces princes, supérieurs à leur rôle, c'est qu'ils sont plus des idées que des êtres*, écrivait-il dans la préface de la pièce. *Du reste, il n'est pas rare qu'une autre idée les tue. J'imaginai donc de mettre en scène deux idées qui s'affrontent et l'obligation où elles se trouvent de prendre corps* ». Ils incarnent le conflit entre deux modes de pensée.

Un anarchiste face à une reine, ce sont deux forces qui s'affrontent, deux idées qui veulent s'imposer, deux velléités de pouvoir. La pièce présente d'ailleurs un zeste de réflexion sur l'exercice du pouvoir par une femme : la reine, du fait de son sexe, ne peut avoir accès au pouvoir que dans la mesure où elle accepte d'être contrôlée.

Les deux conceptions pourraient fusionner dans un idéal dont l'impossibilité cependant apparaît aussitôt. Dans cette histoire d'amour sur fond de conflit idéologique, la raison d'État s'oppose et s'impose aux raisons du cœur.

La pièce donne la pleine mesure de l'humain en quête de son identité, qui fait face à une destinée qui le dépasse. Au passage, la condition humaine est sévèrement relativisée : « *Nous sommes le rêve d'un dormeur qui dort si profondément qu'il ne sait même pas qu'il nous rêve.* »

Quand Cocteau parlait de son théâtre, il l'envisageait toujours comme étant de la poésie qui, pour lui, était une conscience plus grande, une conscience autre de la destinée.

## Destinée de la pièce

À l'origine, le rôle de la reine fut pensé par Cocteau pour Marguerite Jamois, mais elle le refusa catégoriquement. Elle le regretta quand elle apprit qu'Edwige Feuillère l'avait accepté avec enthousiasme : « C'est la première fois, dit celle-ci, que j'entends une pièce qui est une oeuvre, et une pièce de théâtre. Vous m'en faites cadeau? » - « *Vous me faites un cadeau en acceptant le mien.* », répondit l'auteur. Et c'est ainsi que se formèrent les traits définitifs de la reine et de Stanislas, respectivement empruntés à Edwige Feuillère et à Jean Marais. « *Sans Edwige Feuillère, digne des plus grands rôles, sans Marais, qui a fait ses preuves, jamais je n'eusse osé monter cette machine épuisante pour des acteurs modernes.* » Si Cocteau ne manqua pas une répétition, ce fut moins pour diriger les comédiens (il intervint très peu dans leur travail) que pour jouer le rôle de grand prêtre officiant dans la boîte à drames.

La pièce fut créée à Bruxelles en octobre 1946 par le Théâtre Hébertot qui la présenta aussi à Lyon en novembre, enfin à Paris fin décembre. Elle connut un vif succès même si, comme on était au sortir de la guerre, les oreilles « libérées » des critiques y perçurent les derniers échos du « *Götterdämmerung* » qui venait de ravager l'Europe, et reprochèrent à Cocteau son intérêt pour ce monde germanique. Par ailleurs, la jeunesse de l'époque qui allait trouver son théâtre avec Ionesco, Beckett, Genet, tourna instinctivement le dos à ce qui, en 1946, était déjà une vieilleries.

Cocteau adapta sa pièce dans un film qu'il tourna en 1947.

Elle fut reprise en 1960 et Poirot-Delpech écrivit dans « *Le monde* » : « Tout cela sonne si faux ! Si creux ! On s'était émerveillé il y a quatorze ans. Peut-être voyait-on un idéal de théâtre dans cet étalage de fanfreluches et de rubans. On l'y cherche en vain aujourd'hui. »

Longtemps boudée par les théâtres, la pièce a été de nouveau jouée à Montréal en 2005, dans une mise en scène de Marie-Thérèse Fortin, avec Sylvie Drapeau et Hugues Frenette dans les rôles de la reine et de l'anarchiste. La metteuse en scène s'est livrée à un travail de « haute coupure » pour que le texte, qui, selon elle, « a un côté brillant et bavard qui ne servait pas l'action et qui retardait l'évolution du drame » soit plus direct, plus pulsionnel, plus moderne, pour éviter la grandiloquence même si la pièce appelle le grandiose. Néanmoins, inspirée et audacieuse, cette relecture témoigna d'un grand respect envers l'univers esthétique de Cocteau, respecta la forme initiale, épousa les contours de l'écrin romantique où elle est enchâssée. En fait fut un préambule où, dans la pénombre du théâtre, avant même le lever du rideau, Cocteau s'adressait aux spectateurs afin de camper la tragédie dans

sa schizophrénie créatrice : « Qu'un ange de l'apocalypse apparaisse, qu'il sonne la trompette que le monde s'écroule autour de nous. »

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)